

LA SORCIÈRE
de Denis QUIRING



"Les sorcières jettent des maléfi-
ces, provoquent les tempêtes, détruisent
les cultures, adorent Lucifer et vont
au sabbat par la voie des airs. Elles
font partie d'une secte démoniaque où
l'on renie Dieu." (Extrait de FORMICA-
RIUS (1435) de Jean NIDER.)



Les gens sortaient déjà de l'église et s'engageaient par petits groupes dans le chemin de terre qui mène au cimetière. J'arrivais juste à temps. Une décision de dernière minute. Il le fallait ; il fallait que je vienne au village aujourd'hui. Pour grand-père ! Je ne pouvais l'abandonner à sa solitude. Pas un soir de Toussaint ! Il avait besoin de la présence de quelqu'un ce soir, il avait besoin de moi.

Quand je pénétrai dans le cimetière, il était déjà devant la tombe : sa fille Catherine, la soeur aînée de ma mère. Une belle tombe toute couverte de chrysanthèmes : des blancs, des mauves, des jaunes ; des blancs surtout : grand-père les aimait bien. Et des bougies, beaucoup de bougies qui brûlaient dans d'épais verres colorés, disséminés entre les fleurs. Leurs flammes fragiles vacillaient au vent et jetaient des ombres sur la tombe.

Nous atteignîmes la ferme avant la pluie. La nuit tombait, une nuit de Toussaint, une nuit lorraine de novembre, enveloppant peu à peu les choses et les hommes. Grand-mère avait allumé un bon feu dans la cheminée. Elle était souffrante, grand-mère ; elle était toujours souffrante le jour de la Toussaint, depuis des années... Debout près de la fenêtre, j'écoutais la nuit : le vent froid et humide d'automne pleurerait dans la cour. La porte de la grange claquait : "Grand-père ne l'a toujours pas réparée !", pensai-je. De la frontière arrivaient de gros nuages noirs gonflés de pluie qui déversaient des trombes d'eau sur le village. Le vieux marronnier près de l'étable luttait de toutes ses branches contre les rafales qui l'assaillaient : craquements douloureux, gémissements profonds, à peine perçus et déjà emportés par le vent.

Grand-père avait rapproché son fauteuil de la cheminée où les flammes dansaient, hautes et joyeuses, répandant dans la pièce une agréable

chaleur.

- C'était le soir de la Toussaint, en 1920...

J'attendais avec appréhension le moment où grand-père allait commencer son récit. Il la racontait tous les ans, le soir de la Toussaint, l'histoire de sa fille Catherine. Une obsession. Une histoire vieille de plus de 30 ans qui ne cessait de hanter le vieil homme. Je la connaissais dans les moindres détails pour l'avoir maintes fois entendue depuis mon plus jeune âge.

- De retour du cimetière, ta grand-mère alla traire les vaches, comme d'habitude. Les bêtes, tu sais, ça n'attend pas ! Moi-même j'étais dans la grange et amenais le foin aux râteliers. Il faisait un temps comme aujourd'hui : du vent, de la pluie, des branches qui craquent...

Grand-père s'arrêtait fréquemment dans son récit, tirant sur sa longue pipe, contemplant d'un air absent les bûches qui se consumaient dans l'âtre.

- Voilà que ta grand-mère apparaît à la porte de la grange ! Je la vois encore, pâle, tremblante, me montrant le fond de son seau. Le lait était rouge, petit ! les vaches donnaient du lait rouge ! Tu sais ce que cela signifie !

Je le savais. Un cas de sorcellerie comme il y en a toujours eu dans nos villages lorrains. On les évoquait longuement le soir à table ou près de la cheminée ; à voix basse, la peur au ventre. On citait des noms de vieilles femmes du village : des noms connus, des visages qui m'étaient familiers... Elles ont peuplé mes cauchemars d'enfant, ces sorcières en robe grise, au visage hideux ; ces servantes de Satan, douées d'un pouvoir surnaturel, capables de jeter un sort aux bêtes et aux gens...

- On avait jeté un sort aux vaches, petit ! Quelqu'un nous voulait du mal ! Et le soir même, Catherine tomba malade, gravement malade : une



forte fièvre, des sueurs... Elle ne cessait de délirer, la pauvre petite, prononçant des phrases incohérentes. Tantôt elle criait comme une bête blessée, tantôt elle tombait dans un coma profond, les lèvres exsangues, le visage d'une pâleur mortelle. Elle n'avait que dix ans, la petite, elle n'avait que dix ans...

La pluie cinglait les vitres. Le vent poursuivait sa ronde infernale, couvrant par moments la voix monotone de grand-père. Les bûches dans l'âtre pétillaient et lançaient des étincelles. J'avais envie de crier "Arrête ! Grand-père ! Arrête ! Superstition que tout cela ! Simple coïncidence ! Il faut te libérer une fois pour de bon de ton obsession !..." Mais grand-père n'aurait pas compris, pas accepté. Sont-elles donc si profondes, les racines de ces croyances ancestrales qu'on ne puisse les détruire ? Sont-elles si vivaces qu'elles continuent à nourrir de leur sève vénéneuse les âmes si fragiles des gens de nos campagnes ?

- Oh, je l'avais bien remarqué le matin même, en sortant le fumier. Des traces de balais tout autour du grand tas, des rayures très nettes dans la terre molle provoquées par des branches d'osier... Des signes qui ne trompent pas, petit !

Pourquoi grand-père persistait-il à m'appeler "petit" ! J'avais 28 ans...

- Et ce chat qui, depuis plusieurs nuits consécutives, miaulait sans arrêt dans la cour, près du marronnier. A plusieurs reprises je me suis levé pour le chasser, mais il revenait, miaulant et gémissant de plus belle. Je lui ai lancé des pierres, avec la main gauche ! La nuit, il faut chasser les chats avec la main gauche...

L'ombre démesurée du bras de grand-père dansait sur les murs de la pièce. Pauvre grand-père ! Revivait-il donc si intensément le drame de cette nuit de Toussaint !

- Catherine dans son lit luttait contre la maladie. J'étais près d'elle, désespéré, lui tenant la main et prononçant des paroles rassurantes, tandis que ta grand-mère prenait toutes les précautions qui s'imposaient. Il fallait conjurer le sort qui frappait notre fille ! Dans le couloir, elle alluma les cierges devant la statue de Saint-Antoine ; elle croisa des balais devant les portes et, au-dessus des fenêtres de la chambre de Catherine, elle traça deux triangles entrelacés. Les sorcières ont horreur des triangles entrelacés ! Car il n'y avait pas de doute, petit, une sorcière était à l'oeuvre ! Les traces de balais, ce chat dans la nuit, le lait rouge, la maladie de Catherine... On connaît ça, chez nous ! De tout temps, il a fallu lutter contre ces êtres au pouvoir maléfique, présents partout, engendrés dans la nuit des temps ! Race maudite qui s'est perpé-





tuée jusqu'à nos jours... Ne nous y trompons pas ! Elles sont parmi nous, les sorcières ! Elles ont visage humain, le jour ; nous les croisons dans la rue, nous les saluons chez l'épicier ; elles vont à la messe le dimanche et font le signe de la croix. Des femmes au visage anodin, souriant même, des êtres pernicious vers lesquels converge toute la méchanceté des hommes qui ont le don redoutable -mais quel ange déchu leur a conféré ce don ?- de se métamorphoser la nuit en chien, en oiseau, en chat...

Je connaissais la suite. Chez nous, en Lorraine germanophone, c'est la forme du chat qu'elles adoptent de préférence, allez savoir pourquoi !... J'observais depuis quelques instants le petit chat roux de mes grands-parents qui dormait paisiblement sur le tapis, près de grand-père. Petit animal inoffensif, tout de douceur et de caresses... N'empêche que je me sentais de plus en plus incapable de lutter contre ce malaise qui m'envahissait peu à peu, m'engourdissait, prenait possession de moi. Des phrases me revenaient en mémoire, mille fois entendues, mille fois répétées : "Malheur à toi si tu maltraites un chat ! Ne laisse jamais entrer un chat par la fenêtre après minuit, une sorcière pourrait ainsi pénétrer dans la maison ! La nuit, tous les chats sont dangereux, car..."

- La vieille Lotte ! Ta grand-mère était persuadée que c'était la vieille Lotte, "la prussienne", comme on l'appelait. On avait eu des histoires avec elle, du vivant de son mari : une affaire de terrain que nous refusions de leur vendre. Elle habitait dans la petite maison près de la rivière. Des prussiens, petit, qu'on avait installés chez nous, dans les années 70. Des gens qui voulaient faire la loi dans le village ! On n'allait quand même pas se laisser faire par des prus-

siens ! On était chez nous parbleu...

Jalousies, vengeance, règlements de comptes entre familles qui ne se supportaient pas ! Et grand-père qui mettait ça sur le compte de la sorcellerie !

- Elle nous en voulait, c'est sûr, surtout à ta grand-mère. Elle ne supportait pas les prussiens, ta grand-mère... et elle n'avait pas peur de le dire à la Lotte. Elle est devenue une femme méchante, la Lotte, après la mort de son mari. Elle ne parlait plus à personne et ne quittait plus que rarement sa maison dans la journée. Mais le soir, petit, à la tombée de la nuit, elle allait par le village, couverte d'un grand châle gris. Je l'ai vue rôder près de la ferme ; à plusieurs reprises, je l'ai vue, dans le sentier, derrière le jardin ; un sentier qui ne mène nulle part...

Grand-père ralluma sa pipe à l'aide d'un tison enflammé et jeta deux ou trois bûches sur la braise. Le feu crépita ; des gerbes d'étincelles s'échappèrent de l'âtre, illuminant la pièce.

- Catherine dans son lit gémissait et s'agitait comme une possédée. Ta grand-mère lui apportait des tisanes de sauge et de thym qu'elle refusait de boire pendant que j'essuyais la sueur qui ruisselait sur son visage. Je vois encore ses yeux, qui me regardaient, me suppliaient de lui venir en aide. Que pouvions nous faire ? Le désespoir, petit, puis la colère... la colère de ne pouvoir rien faire, la colère de voir cette enfant sans force qui luttait contre le mal, la colère contre Dieu qui permettait cela... J'ai laissé ta grand-mère auprès de Catherine et je me suis précipité dans la nuit, une fourche à la main, à la recherche du chat, à la recherche de la Lotte, "la prussienne", à la recherche de cette maudite sorcière. J'ai cherché partout : dans la grange, dans l'éta-



ble, sous les charrettes, dans les moindres recoins de la cour... J'ai couru comme un fou dans le sentier derrière le jardin, plantant la fourche au hasard dans la terre, donnant de grands coups sur les buissons, me blessant aux fils de fer barbelé... Je criais des injures au ciel, au vent et à la pluie, maudissant les sorcières de tous les temps...

Non, il n'exagérait pas, grand-père. Je retrouvais bien là la nature typique des paysans de chez nous : hommes fougueux, colériques, allergiques à toutes formes d'injustice, prêts à tout pour défendre leurs gens et leurs biens, mais fragiles et influençables, esclaves de traditions séculaires, incapables de se libérer de ce tissu de superstitions qui les paralyse et les désarme en face d'événements qui les dépassent. Que de gestes inutiles, ce soir-là ! L'oncle Raymond avait raison : c'était d'un médecin que Catherine avait besoin et non de vaines incantations et de ridicules signes cabalistiques !

- Il était minuit passé quand je suis rentré, les vêtements en lambeaux, trempé jusqu'aux os. L'oncle Raymond était encore là : il venait chercher son lait tous les soirs. C'était un sceptique, l'oncle Raymond ; il ne croyait pas à toutes ces choses et s'en moquait même ouvertement. Il avait passé quelques années dans un collège à Metz et quand il est revenu... Ah, petit ! les gens de la ville ne comprendront jamais notre campagne ! Il s'est fâché, Raymond ! "Il faut appeler un médecin ! C'est ridicule tout ça !..." a-t-il crié. Il se proposa même de se rendre à Forbach pour aller chercher le docteur Muller. Ta grand-mère refusa : la maladie de Catherine n'était pas l'affaire d'un médecin ; on lui avait jeté un sort, mais Raymond n'admettait pas ça ! D'ailleurs, les médecins... Chez nous, on soigne

les maladies à coups de tisanes, de "Kräutertee" et de bouillons de poule... Mais Catherine refusait obstinément de boire les tisanes ; c'était mauvais signe. Nous étions tous les deux à son chevet, écoutant sa respiration haletante, observant ses moindres réactions, tandis que l'oncle Raymond arpentait le couloir en serrant les poings... Soudain, Catherine se dressa sur son lit et nous supplia d'ouvrir la fenêtre. Elle étouffait, la pauvre petite, ça se voyait : on aurait dit qu'elle était prise dans un étau qui se refermait peu à peu. Elle avait besoin d'air frais. Je l'enveloppai dans une couverture ; ta grand-mère ouvrit une fenêtre et quitta la pièce pour changer les serviettes. Le vent pénétra dans la chambre. Je protégeais Catherine en serrant bien fort la couverture contre elle... Et soudain, je le vis...

La voix de grand-père s'étrangla. Il posa sa pipe et contempla longuement le jeu des flammes dans l'âtre. La tempête faisait rage : des branches du vieux marronnier, arrachées par le vent, tombaient en craquant dans la cour. Je quittai la fenêtre et pris place tout près de grand-père. Je l'encourageais à raconter la fin du drame. Il fallait qu'il aille jusqu'au bout.





Nous écoutions tous deux, en silence, le vent qui, sifflant et hurlant, s'acharnait sur la maison.

- Il était sur le rebord de la fenêtre et regardait Catherine. Un grand chat gris que je n'avais jamais vu dans le village. Avec des yeux, petit, des yeux lumineux, au regard étrangement fixe. Je poussai un cri terrible. Déjà la grand-mère et l'oncle Raymond étaient à la porte. Le chat ne bougea pas : seule sa tête se redressa légèrement comme pour nous lancer un défi. Nous étions là, tous les trois, hypnotisés par la bête tandis que Catherine gémissait faiblement dans mes bras.

"Le tisonnier ! Raymond ! le tisonnier !" criai-je. Raymond se précipita dans le salon, saisit le tisonnier, celui-là même qui est accroché là, et le lança de toutes ses forces sur le chat. La vitre éclata et la pointe du tisonnier vint frapper la tête de l'animal. Le chat se dressa un instant sur ses pattes arrière, poussa un cri effroyable et disparut dans la nuit...

Grand-père reprenait son souffle ; il avait parlé très vite avec le souci de respecter le rythme de cette phase du drame. La lueur des flammes illuminait son visage ridé, plein d'une immense tristesse. La pluie et le vent eux-mêmes semblaient s'incliner devant sa douleur : la tempête s'était calmée, la pluie avait cessé ; seuls nous arrivaient les faibles craquements du vieux marronnier qui n'en finissait pas de gémir.

- Au petit matin, Catherine s'endormit paisiblement avec les premières lueurs du jour naissant. Elle avait accepté de boire un peu de tisane et la fièvre tomba rapidement. Elle était hors de danger... Mais pas de trace du chat ! Du sang sur le rebord de la fenêtre et dans la cour : c'était tout ! ... Nous apprîmes la nouvelle le lendemain : le garde-champêtre avait découvert la vieille Lotte, morte, étendue dans une allée de son jardin, à quelques mètres de sa maison. "Une profonde blessure au front, a dit le le garde-champêtre une chute sur une pierre, sans doute : elle a perdu tout son sang. L'accident a dû se produire assez loin de chez elle, la vieille ; elle voulait mourir dans sa maison. Une femme courageuse, la Lotte..."

Grand-père se tut. Grand-mère entra dans la pièce, tenant dans ses mains deux seaux pleins de lait, du beau lait frais tout blanc. Je retournai près de la fenêtre : plus un souffle au dehors. Le vieux marronnier se dressait, immobile, dans la cour mouillée. La porte de la grange ne claquait plus. Grand-père avait repris sa pipe et fumait ; les flammes montaient, droites, dans la cheminée ; Minet, le petit chat roux, ronronnait sur le tapis. Grand-mère posa les seaux, prit place dans un fauteuil et dit :

- Catherine, notre petite fille, nous quitta l'année après, emportée par une mauvaise fièvre. C'était le soir de la Toussaint, petit, en 1921... Il faisait un temps comme aujourd'hui : du vent, de la pluie, des branches qui craquent...

